

## **Frères d'âme de David Diop ou la fraternité des minorités armées**

Souad AIT DAHMANE<sup>1\*</sup>

<sup>1</sup>Université Alger 2 (Algérie)

Date de réception  
28-03-2025

date d'acceptation  
10/11/2025

date de publication  
16/12/2025

### **RESUME**

Ce présent article se propose d'étudier le discours du personnage-narrateur, un tirailleur sénégalais enrôlé par l'armée française, marqué par la monstruosité, la folie et la démesure dans le roman *Frère d'âme* de David Diop en s'appuyant concrètement sur le schéma théorique du fonctionnement du discours que décrit Michel Foucault dans son ouvrage *L'ordre du discours*.

A la lumière de la réflexion foucauldienne développée dans *L'ordre du discours* et qui s'articule autour de trois pôles dits d'exclusion : le désir, le pouvoir et le savoir, cette étude tente de démontrer comment à chacune de ces trois étapes, celui qui fait partie des minorités et des sans voix, veut s'assumer en tant que sujet de discours tout en courant des dangers tels que l'exclusion, la marginalisation et l'isolement.

**Mots clés :** désir, folie, monstruosité, minorité, vérité.

**From the battlefield to the literary  
field: Desire, madness and the will to  
know of the minority in *Frère d'âme* by  
David Diop**

**ABSTRACT**

This article aims to study the discourse of the narrator character, a Senegalese rifle man enlisted by the French army, marked by monstrosity, madness and excess in *Frères d'âme* by David Diop, drawing concretely on the theoretical schema of the functioning of discourse described by Michel Foucault in his work.

In light of the Foucauldian reflection developed in *The Order of Discourse* and which is structured around three so-called poles of exclusion: desire, power and knowledge, this study attempts to demonstrate how at each of these three stages, those who are part of minorities and those without a voice want to assume themselves as subjects of discourse while running dangers such as exclusion, marginalization and isolation.

**Keywords:** desire, madness, monstrosity, minority, truth.

## Introduction

Au cours de la lecture du roman *Frère d'âme*, paru en 2018, de l'auteur franco-sénégalais David Diop, il apparaît que cette fiction est marquée par de nombreuses représentations de la marginalité, de la minorité, de la singularité poussée, parfois, jusqu'à la monstruosité, voire même la folie.

Alfa Ndiaye, tirailleur sénégalais enrôlé dans l'armée française, est un personnage-narrateur atypique. En plus d'avoir vécu de l'intérieur l'horreur de la Grande guerre, il assiste à la mort de son ami d'enfance Mademba Diop, tué sauvagement par un Allemand au cours d'une bataille de la Première Guerre mondiale. Plus que la perte d'un frère d'armes, c'est celle d'un « frère d'âme » qui secoue de tout son être le personnage narrateur. Ce drame engendre chez Alfa Ndiaye une incroyable soif de vengeance, aussi aveugle que sadique, tant il éprouve du plaisir à l'étancher. A chaque bataille son trophée : une main droite coupée d'un soldat Allemand, de son vivant, avant d'être tué sur place. Dans le camp français, c'est l'effroi. Le capitaine Armand décide de mettre « la bête » hors d'état de nuire en condamnant Alfa Ndiaye à l'isolement.

C'est dans cette solitude que la voix du narrateur se fait entendre, nous renvoyant immédiatement à ce que l'on sait du traitement réservé aux minorités dans l'histoire de la colonisation. Les tirailleurs sénégalais, à l'instar des « indigènes » maghrébins, ne sauraient être des soldats de plein

droit dans l'armée française. A ce fait historique avéré, s'ajoute dans le roman de Diop l'exclusion de celui qui s'avère un barbare armé d'un couteau pour trancher la main de ceux, en vrac, qui se sont rendus coupables d'un crime impardonnable, malgré une situation de guerre « normale ».

Dans *Frère d'âme*, Alfa Ndiaye apparaît ainsi comme un animal à l'état de nature, se repaissant du sang de ses victimes. C'est avec un couteau et non un fusil qu'il opère, défiant les règles en usage sur les champs de bataille civilisés. Ses actes de torture et de mutilation sont une horreur défiant l'esprit humain, totalement étrangers à l'esprit d'un vrai Français.

D'où la question de connaître l'intention de Diop. Impossible de lui prêter le projet d'illustrer l'idée d'une animalité innée chez ses « frères d'âme ». Alors que veut-il dire par la bouche de son personnage narrateur ? Le choix du Je n'est pas anodin quand il charge Alfa Ndiaye d'user de la seule arme dont il dispose dans l'état d'isolement où il se trouve, enfermé à l'écart de ceux qui étaient censés être des frères d'armes.

C'est cette image d'exclusion qui frappe l'esprit du lecteur, dès le début du roman. Exclusion et parole forte. C'est le programme d'analyse que propose Michel Foucault dans *L'Ordre du discours*.

Mon travail se propose ainsi d'étudier le discours du personnage-narrateur en convoquant la méthode de Michel

Foucault étayée dans son *Ordre du discours* qui analyse les mécanismes déterminant les prises de paroles. Cette grille s'appuie sur trois pôles principaux dits d'exclusion : le désir, le pouvoir et le savoir. Michel Foucault explique que toute société effectue à travers ses propres mesures, une division entre le permis et l'interdit, le raisonnable et le déraisonnable, le vrai et le faux, forçant les individus à s'en tenir aux limites prescrites, freinant ainsi les libertés. Toute personne exprimant et soutenant la singularité de sa pensée contre l'officiel des idées court le risque d'être, au mieux, marginalisée, au pire, condamnée et punie.

En recourant à la méthode foucauldienne, j'essaierai d'examiner la trajectoire du narrateur de *Frère d'âme*, insistant à chacune des trois étapes (désir, pouvoir, savoir) sur son statut de sujet de discours, au mépris du danger, y compris mortel.

### **1. DESIR : entre permis et interdit**

Tout discours, selon Michel Foucault est défini par un ensemble de règles qui commande le comportement des individus dans une collectivité donnée, suivant trois pôles bien déterminés : le désir, le pouvoir et le savoir.

On sait bien qu'on n' a pas le droit de tout dire, qu'on ne peut pas parler de tout dans n'importe quelle circonstance, que n'importe qui ne peut pas parler de n'importe quoi (Foucault, 1971 :11).

Cela paraît une évidence. Encore faut-il montrer les mécanismes de ce fonctionnement

L'épreuve commence par le désir d'un être décalé ou insoumis ou encore minoritaire de s'aventurer sur des terrains délicats voire interdits, car susceptibles d'ébranler le socle de l'édifice social. Michel Foucault en cite deux, déterminément : la politique et la sexualité.

Etant donné que les conventions et les conditions de toute prise de parole sont déterminées et figées, l'enjeu de tout discours est inévitablement un enjeu de pouvoir. Or, si le plus grand nombre des individus désignés comme des gens « normaux », ne pose aucun problème, il est des êtres singuliers qui ne sont pas prêts à se soumettre aux codes et formalités collectifs. Mus par leur désir fervent d'être eux-mêmes, au nom d'une différence inhérente, faite d'ardeurs, d'idéaux et de rêves singuliers, ils sont tenus de transgresser l'interdit. Ce n'est qu'en s'exposant à ce danger, qu'ils peuvent aspirer au statut, de sujets de discours. Des êtres armés d'une conscience entière, déterminés à ne pas fermer les yeux sur les dérèglements et les excès de ces sociétés dangereuses et mortifiantes. Cet individu muni de cette conscience absolue s'appelle, ici, Alfa Ndiyah qui décide, après avoir assisté à l'agonie douloureuse de son ami d'enfance, de penser par lui-même en coupant le cordon ombilical avec la morale des ancêtres et les lois humaines.

Je n'ai pas été humain avec Mademba, mon plus que frère, mon ami d'enfance. J'ai laissé le devoir dicter mon choix. Je ne lui ai offert que des mauvaises pensées, des pensées

recommandées par le respect des lois humaines,  
et je n'ai pas été humain. (Diop, 2018, p. 13)

Alfa culpabilise de n'avoir pas eu le courage d'achever son ami alors qu'il souffrait le martyr, enfoncé dans son agonie atroce et interminable. Faut-il, dans ce cas-là, respecter la morale qui interdit le crime ? N'est-il pas plus criminel de laisser un ami souffrir au nom de la morale ? N'est-il pas inhumain d'empêcher un individu de mourir dignement ? Devient-on inévitablement criminel en se soumettant à des lois humaines dans un monde inhumain ? Voilà tous les questionnements qui hantent l'esprit d'Alfa au moment où il assiste, impuissant, à la mort de son ami.

Je pense à Mademba Diop. Et chaque fois dans ma tête je l'entends me supplier de l'égorger et je pense que j'ai été inhumain de le laisser me supplier trois fois. Je pense que cette fois-ci je serai humain, je n'attendrai pas pour achever mon ennemi d'en face qu'il me supplie trois fois. Ce que je n'ai pas fait pour mon ami, je le ferai pour mon ennemi. Par humanité. (Diop, 2018, p. 26)

Lui, qui pensait naïvement que la culture, la morale, les traditions pouvaient être un rempart pour l'inhumanité, prend conscience que la cruauté est une constante de l'humain, particulièrement en temps de guerre comme c'est le cas dans mon corpus. Les lois dites humaines, les valeurs morales universelles se révèlent profondément aporétiques face au déchaînement de la violence meurtrière. Et voilà que notre héros se fait un devoir d'accomplir des atrocités par humanité retrouvée. Propulsé hors de ses champs de maïs ensoleillés

d'Afrique vers les champs de massacre glaciaux de l'Europe, Alfa constate, stupéfait, que les soldats autour de lui arrivent à s'installer dans un « train-train » guerrier, où l'on va se battre machinalement dans la journée et rentrer dans son trou le soir pour manger, boire, chanter et se reposer. C'est là qu'il mesure la fascinante capacité des cœurs à continuer de battre même dans les pires circonstances. Dans un contexte de mort et de violence, la vie déborde paradoxalement et submerge le tragique de la situation, d'ailleurs, c'est tout le sens qu'il donne lui-même aux crimes qu'il commet chaque soir, comme un défi pour survivre et sauver son humanité.

L'auteur de *Frères d'âme* trouve ainsi un modèle de narration en mesure d'exprimer cette coexistence de la vie et de la mort, de l'humain et de l'inhumain. Dans ce récit, se succèdent des scènes de violence et d'affrontement, des moments de répit et de repos nocturne dans la tranchée, mais aussi des instants de confidences dans l'asile où le narrateur revient sur son enfance en Afrique, en butte aux calomnies et au rejet de son entourage.

Le lecteur apprend, que, tout jeune, Alfa a été confronté à une expérience douloureuse, celle d'être séparée de sa mère obligée de quitter Gandiol pour aller à la recherche de sa famille enlevée par des ennemis. Alfa ne saura jamais rien de sa mère qu'il soupçonne même d'être morte. Fils unique de la quatrième épouse de son père, celui-ci grandit seul auprès de son paternel

vieux et malade, incapable de s'occuper convenablement d'un enfant. Compte-tenu des circonstances, la mère de son ami intime Mademba propose d'adopter le gamin.

Né avec une beauté époustouflante et doté d'une force extraordinaire, Alfa devient systématiquement un objet de suspicion. Sa beauté presque irréelle, censée être une promesse de bonheur, multiplie ses malheurs et entache sa réputation. Ce don du ciel s'avère suspect aux yeux de son entourage qui ne tarde pas à voir en lui un sorcier cannibale.

« Vois comme Alfa est florissant de beauté et vois comme tu es maigre et laid. C'est lui qui absorbe toutes tes forces vitales à ton détriment et à son profit, car c'est un dëmm, un dévoreur d'âme sans pitié » (Diop, 2018, p. 86).

Aux yeux de son entourage superstitieux et méfiant, sa beauté est capable de dévorer la force et l'énergie de toutes les personnes qui s'en approchent, particulièrement son ami Mademba, dont il dévorerait l'âme. Rejeté par tous, Alfa ne voit son salut que dans le départ.

Motivé par son ami Mademba, Alfa se décide, sans mesurer les risques encourus, à s'engager dans la guerre pour défendre la France, convaincu que celle-ci est la patrie des grands idéaux comme la tolérance, la fraternité et l'égalité. Mais arrivé sur place, Alfa tombe de haut. Il se trouve exposé à toutes sortes de discriminations et de diffamations, en sa qualité d'étranger, de surcroît noir. Dès son arrivée en Europe, il est stigmatisé en raison de la couleur de sa peau, appelé par son chef « chocolat ». Il constate très vite que les soldats africains ne sont pas traités de

la même manière que les camarades blancs alors qu'ils sont assignés au même combat. Pas assez laid en Afrique, pas assez blanc en Europe, cette vie de paria lui est prescrite par des sociétés promptes à soupçonner et condamner toute différence.

Après la mort de Mademba, Alfa devient tortionnaire, criminel et tout le monde se méfie de lui et le rejette, ses camarades blancs ne sont même pas étonnés de découvrir sa bizarrerie, comme si la monstruosité était innée chez un noir. Au bout de la quatrième main coupée, Alfa est catalogué comme un sorcier et on l'accuse d'être responsable de la mort de l'un de ses camarades, Jean Baptiste, exécuté par les soldats allemands après avoir pris le risque de voler la première main et de venir les narguer.

Le crime colle à la peau d'Alfa et la mort lui est consubstantielle, contaminant les personnes qui sont en contact physique avec lui. Sa mère disparaît sans nouvelles, son ami d'enfance criblé de balles succombant à ses blessures sous ses yeux, et l'un de ses camarades est mort par sa faute. Alfa aurait pu céder à la mort lui aussi, tant celle-ci lui est familière, l'aguichant comme une vieille maîtresse. Mais Alfa ne baisse pas les bras et se dresse contre ceux qui veulent le briser, l'anéantir, notamment contre son chef qui voudrait faire de lui un gentil soldat, lui obéissant au doigt et à l'œil. Rebelle aux ordres, Alfa demeure irréductible dans son projet de criminel par humanité.

## **2-Pouvoir : entre raison et déraison**

La seconde procédure d'exclusion externe désignée par Michel Foucault dans son *Ordre du discours* renvoie au pôle du pouvoir, assignant le mode de fonctionnement de la vie en société par le biais des institutions multiples et diverses, statuant sur tout ce qui peut et/ou doit être prononcé ou accompli, et que Michel Foucault appelle les « gouvernementalités ».

Incarnant la raison, ces gouvernementalités imposent un mode de fonctionnement social dont la vigueur et l'aspect insidieux sont tels que la plupart des individus s'y soumettent spontanément dans un cadre dont l'ordre n'est pas en mesure d'être remis en cause, aveugles aux enjeux de pouvoir et de liberté individuels. Une fois la norme intériorisée par cette majorité d'individus, il est aisé de reconnaître les récalcitrants, de les exposer à l'opinion publique comme des hors-normes, des individus dépouillés de cette raison commune à tous, méritant leur exclusion, en prison ou dans un asile.

Cette représentation globale d'un encadrement sociopolitique pourrait trouver son équivalent dans le milieu servant de cadre au roman *Frère d'âme*.

Si nous prenons l'aspect le plus évident de la folie, c'est-à-dire comme une pathologie, le comportement étrange, violent, du personnage qui va jusqu'à la destruction et l'autodestruction incoercible frôlant le cannibalisme, le désigne naturellement à la folie. Même si l'acte de dévoration reste au stade de l'intention ou de l'envie, tout son entourage le pense cannibale tant les

scènes qu'il décrit sont sanglantes et effrayantes. Le rapport particulier et la familiarité que le personnage entretient avec la mort et le crime seraient de nature à renforcer plus encore son caractère déraisonnable, voire inhumain. Ce qui ne manquera pas d'alerter l'institution militaire et ses chefs donneurs d'ordres et veillant sur l'ordre public.

Anthropophage et fou sanguinaire, sa jouissance dans le crime, son impassibilité devant la mort, son détachement et sa froideur vis-à-vis des cadavres provoquent effroi et horreur, autour de lui. Son comportement est inquiétant et considéré comme incompatible avec ce qui fait la dignité humaine, c'est pourquoi il est vu comme un monstre.

Il est vrai que la dualité humain et inhumain chez l'individu est vécue dans la réprobation morale, il y a un mélange de culpabilité, de honte, d'incrédulité et d'improbation à l'idée que ces deux concepts puissent cohabiter et ne soient pas complètement antithétiques. Dans son essai intitulé *L'inhumain*, Nicolas Grimaldi affirme : « Il n'y a que l'homme pour s'éprouver comme un individu détaché de son espèce » (Grimaldi, 2011:6), par ailleurs Sigmund Freud dans *Malaise dans la civilisation* évoquant les atrocités du monde précise : « Dans des circonstances qui lui sont favorables, lorsque sont absentes les contres forces animiques qui d'ordinaire l'inhibent, elle (l'agression) se manifeste spontanément, dévoilant dans l'homme la bête sauvage, à qui est étrangère l'idée de ménager

sa propre espèce » (Freud, 2010 (1934) :72). La définition du philosophe français aussi bien que celle du psychanalyste autrichien mettent en évidence la proximité de l'humain et de l'inhumain chez l'individu. Celle-ci a une résonance particulière avec notre personnage qui, évoluant dans un environnement hostile et déshumanisé est inévitablement guetté par cette dualité. En effet, l'humain et l'inhumain coexistent chez le personnage comme deux facettes antinomiques mais indissociables l'une de l'autre, en effet, le personnage de Diop est inhumain par humanité et cette situation oxymorique brouillent les lignes de partage habituelles et souligne toute la particularité du personnage- narrateur défini par son environnement comme une perversité dans l'ordre social et une anormalité dans les mœurs

Jusqu'à la troisième main, j'étais un héros de guerre, dès la quatrième je suis devenu un fou dangereux, un sauvage sanguinaire (Diop, 2018, p. 66).

Évoluant dans un monde hostile et inhumain, régi par la loi de la jungle où c'est toujours le plus fort qui gagne, Alfa devient, après la mort de son ami, un monstre savourant l'agonie de ses victimes, capable de sadisme d'une extrême violence sans se départir de son impassibilité. Alfa se consacre à son activité macabre en éventrant et en démembrant quotidiennement des soldats allemands, provoquant ainsi son exclusion du groupe auquel il devrait appartenir.

Piégé dans un scénario qui semble monté contre lui, Alfa se débat comme un diable, mais son pouvoir est limité, son sort funeste est comme un piège se refermant sur lui. Il ne lui reste que la voix. Son atout maître.

### **3- Savoir : entre vrai et faux**

Après les pôles du désir et du pouvoir, Michel Foucault, dans *L'Ordre du discours*, fait appelle à celui du savoir, qui s'articule autour de l'opposition du vrai et du faux. C'est là que tout se joue. L'exclu, le rebelle, le fou, l'inhumain, le « monstre » devra montrer qu'il n'est rien de tout cela. Ce sera sa voix contre tous.

Quand je sors du ventre de la terre, je suis inhumain par choix, je deviens inhumain un tout petit peu. Non parce que le capitaine me l'a commandé, mais parce que je l'ai pensé et voulu (Diop, 2018, p. 23).

Alfa est lucide, opposant sa conscience individuelle au sadisme d'un Etat violent et cruel. Il admet parfaitement son appétit bestial et son goût pour le crime. Loin d'être de simples élucubrations d'un fou, le narrateur fait de ses trophées, à savoir les mains découpées, des œuvres d'art. A aucun moment, le personnage ne cherche à atténuer l'horreur de ses actes. Dénué de toute empathie, il s'adonne avec jouissance et sang-froid à sa sinistre industrie, mêlant dans son crime esthétique et sensualité.

Contrairement à la folie de la guerre, celle de notre narrateur est un moyen de connaissance inestimable, comme l'affirme

Michel Foucault. Pour le philosophe, la folie à laquelle on ne consacre plus de place dans notre monde contemporain et que les institutions s'appliquent à faire taire, est un moyen de connaissance précieux.

La folie de la folie est secrètement raison. Et cette non folie comme contenue de la folie est le deuxième point essentiel à marquer à propos de la déraison. La déraison, c'est que la vérité de la folie est raison (Foucault, 1972 :224)

C'est cette folie que les institutions s'appliquent à faire taire au profit de vérités fabriquées en leur faveur dans les livres d'histoire, ou déclarées honteuses pour éliminer toute menace de débat. En l'occurrence, il s'agit, au premier chef, du dossier brûlant des tirailleurs sénégalais, qui parasite les récits mémoriels de la France.

Si les deux ex ennemis, la France et certains pays d'Afrique, s'entendent pour ne plus aborder ce dossier, Alfa, tirailleur sénégalais, n'est pas décidé à se taire. Ce faisant, il prend le risque de soulever cette question extrêmement épineuse. Il lève le voile sur un sujet tabou : celui du nombre important de tirailleurs sénégalais sauvagement tués et indignement traités par la France, ainsi que l'horreur infligée à ces soldats africains utilisés comme des cobayes pour de nombreuses opérations.

L'institution militaire en question est représentée dans le roman par le personnage du capitaine Armand.

Il a fait venir au milieu de nous les sept coupables et il nous a commandé : Ligotez –leur les mains dans le dos ! (...) Alors, ce que le capitaine nous a fait faire est très, très laid. Par la

vérité de Dieu, nous n'aurions jamais cru que nous trahissions nos camarades soldats comme les ennemis d'en face. Le capitaine nous a dit de les tenir en joue avec nos fusils chargés de les descendre s'ils n'obéissaient pas à son dernier ordre (...) Avant même que le capitaine siffle l'attaque, certains de nos sept copains traitres claquaient des dents, d'autres auréolaient leur pantalon (...) Comme nos copains traitres avaient les mains ligotées dans le dos, ça a été difficile pour eux de monter les six ou sept marches des échelles d'attaque. Ils trébuchaient, ils glissaient, ils tombaient sur leurs genoux en hurlant de peur parce que les ennemis aux yeux bleus jumeaux n'avaient pas tardé à comprendre que le capitaine leur offrait un gibier. (Diop, 2018, pp.68-69)

Ce passage donne à voir le cynisme calculateur et la folie sanguinaire d'un chef militaire, tout en montrant le calvaire qu'il fait subir aux soldats en les contraignant à commettre des actes barbares. Si le lecteur est évidemment saisi par toutes les mises à mort atroces commises par Alfa où les souffrances physiques exaspérées sont décrites avec minutie et jouissance, il est encore plus secoué devant la scène où le capitaine Armand fait exécuter des soldats récalcitrants, mains ligotées, par leurs propres camarades, dans une violence extrême, figeant le tableau de la folie criminelle des chefs de guerre.

Comment laisser alors les autorités et les chefs discourir sur la folie quand celle-ci est au cœur de leurs agissements, enfantant des monstres capables des pires atrocités. Alfa, notre personnage monstrueux n'est-il pas justement le comble de la représentation de notre monde contemporain plongé dans la

folie outrancière ? N'est-il pas un objet fabriqué par cette guerre monstrueuse ?

Les épisodes d'exécution avec torture, dépeçage, démembrement s'enchaînent dans le roman. L'univers romanesque de *Frère d'âme* est extrêmement mortifère. La foisonnante thématique de l'agonie et de la mort, telle qu'elle y est déployée illustrerait, d'une part, la décomposition métaphorique d'un monde plongé dans un climat général de violence, l'obsession des chefs à infliger la mort aux autres pour exister et exercer leurs pratiques macabres ; d'autre part, l'intériorité tourmentée du narrateur face à la mort. En bute à l'horreur de la guerre, il perd le sentiment d'unicité à tel point qu'il devient double : le mort et le vivant.

Au fur à mesure que le récit avance, les pistes se brouillent et le doute gagne le lecteur. Alfa et Mademba ne font qu'un, le personnage est construit sur le corps d'Alfa et l'âme de Mademba. Cette âme et ce corps sont l'unité finale d'une unique et même personne. En racontant l'agonie de son ami d'enfance, il relate aussi la sienne au cours de son monologue intérieur. En essayant de percer le mystère de la mort, c'est celui de sa propre mort qu'il élucide. Assistant ainsi comme spectateur à sa propre agonie, Alfa n'est-il pas dans une certaine mesure l'incarnation physique de la mort ? Sa présence est-elle celle d'un vivant ou celle d'un mort ? Ou les deux ? Le mort (Mademba) s'incarne dans le vivant (Alfa) mais ce vivant est déjà mort. C'est le personnage mort qui se manifeste dans l'univers des vivants. Ce

procédé narratif congédie toute possibilité d'inscription de soi dans une durée et dans un lieu déterminé. C'est ce déplacement temporel qui illustre le mieux la lucidité du personnage qui comprend mieux la vie une fois qu'il est mort, d'où l'absence d'empathie du personnage devant son double.

David Diop choisit de façonner un personnage singulier et atypique. Celui-ci est représenté comme un être cruel et doté d'un appétit effrayant pour le crime et les cadavres. Ce qui ne manque pas de susciter une réflexion en profondeur sur ce choix de l'auteur, certainement riche en significations.

La bizarrerie et la folie du personnage dans *Frère d'âme* est un motif romanesque. La mise en scène d'un personnage atypique, monstrueux dans sa singularité, semant l'effroi et la mort, donne au récit une résonance tragique. L'auteur s'en sert pour mettre en évidence la gravité de la situation sociopolitique du monde plongé dans l'abomination et la barbarie guerrières. C'est en recourant à cette thématique de la folie que l'écrivain parvient à dévoiler et dénoncer les « anormalités » d'un monde inhumain. Il investit ce discours dans un personnage hors-norme, doté d'une intelligence affutée et d'une grande lucidité, poursuivant ses actions comme une œuvre d'art qui, quelque part, serait de nature à racheter ses crimes, dans le plus grand secret. Seul le lecteur l'écoute et entend ses vérités inaudibles aux oreilles des donneurs de leçons en politique et en moralité, des défenseurs d'un ordre dont il fait voir l'abomination. A

chacun ses vérités. La littérature ne retient que celles des « déviants », des « fous », des « minorités » attachés à un parcours sans faute mais avec des risques, depuis le désir fondamental qui les anime jusqu'à l'énonciation salutaire de ce qui ne va pas dans le monde réel, en passant par les épreuves de l'exclusion, tout aussi salutaires pour l'âme des « frères en souffrance ».

### **Conclusion**

Il est évident que la richesse et l'intensité de la pensée foucauldienne se rapportant aux trois pôles : désir, pouvoir et savoir d'une part, et la dynamique et la complexité littéraire du roman *Frère d'âme* de David Diop, ne peuvent être saisies, ici, en quelques pages. Ce travail, a eu, néanmoins l'avantage de m'apporter des éclairages sur notre condition d'homme tiraillé entre la bestialité et l'humanité, et sur un monde contemporain déshumanisé, particulièrement en temps de guerre. Il m'a ouvert, par ailleurs d'autres possibilités de recherche, notamment sur la question de la présence du personnage tiraillé dans la littérature française contemporaine. Le soldat africain n'a pas sa place dans la plupart des romans ou récits de guerre français, auxquels le lecteur est habitué. C'est un lieu commun que le roman de David Diop vient troubler au profit d'un questionnement plus vaste sur ces « oubliés de l'histoire », procurant au personnage tiraillé la légitimité d'une parole de

vérité, contredisant avec force les versions officielles, faisant offense au pays des droits de l'homme.

### **Références bibliographiques**

Diop D., (2018) *Frère d'âme*, Paris, Seuil, 176p

Foucault M., (1971) *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 82p

Foucault M., (1972) *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 587p

Freud S., (2010), *Malaise dans la civilisation*, Payot, 176p (1<sup>ère</sup> éd. 1934)

Grimaldi N., (2011) *L'inhumain*, Paris, Puf, 256p